

LOUISE LACOURSIÈRE

LA JEUNE FILLE
AU PIANO

DANS L'UNIVERS DE *La Saline*

Libre  Expression

LOUISE LACOURSIÈRE

LA JEUNE FILLE
AU PIANO



Montréal, 2 septembre 1894

En ce jour de seizième anniversaire, Anne Alarie accumulait les premières. Jamais auparavant elle n'avait quitté son village de Saint-Léon-le-Grand, pas plus qu'elle n'avait pris le train. Quelle aventure ! Dorénavant, elle irait dans une vraie école, partagerait son quotidien avec des filles de son âge, s'instruirait auprès de religieuses enseignantes, comme toutes les filles de son village. Que de discussions avait-elle engagées pour convaincre ses parents, son père surtout, de la laisser partir ! La seule ombre au tableau : devoir abandonner Minou-Grisou, son précieux compagnon depuis sa petite enfance, son indéfectible allié.

Le tangage du wagon la berçait, les explications de son père, également. Son cher papa.

— Là, Anne, on traverse un corridor de roseaux, je devrais plutôt dire une mer de roseaux.

— Des roseaux... comme à Saint-Léon ?

— Mais oui ! Tu te souviens, on les retrouve en bordure des rangs, si c'est humide, dans les fossés et les marais aussi. Ils aiment l'eau... Mais ici, il y en a beaucoup plus.

Aveugle depuis l'âge de trois ans, Anne ne franchissait pas seule les limites de la cour, à l'arrière de la maison paternelle. « Pour ton bien », lui avaient répété ses parents. « Pour te protéger », lui avaient-ils chanté sur tous les tons. Pourquoi n'assistait-elle pas à la messe comme ses frères et sœurs, ne recevait-elle pas le sacrement de l'Eucharistie à l'église plutôt

que d'obliger le curé à venir chez elle lui donner la communion, pourquoi l'empêchait-on d'aller à l'école, de jouer dehors, de se promener dans le village ? En réponse à ses insistants « pourquoi », sa mère, à bout de nerfs, lui avait un jour crié : « Un aveugle dans une famille, c'est une punition du Bon Dieu. Tu ne veux quand même pas que, en plus, on s'humilie devant tout le monde ? Et puis, s'il fallait qu'une femme en famille te regarde et qu'après elle mette au monde un bébé qui ne voit pas clair, ce serait de ta faute, de notre faute. Imagines-tu notre honte ? Plus personne ne nous parlerait ! C'est ça que tu cherches ? »

Ce troublant aveu l'avait habitée des jours durant. Incapable de partager sa détresse, au bord de la neurasthénie, Anne avait pour ainsi dire perdu le goût de vivre. Même si sa mère avait redoublé d'attentions, son attitude compatissante n'avait en rien atténué ses blessantes paroles. Le mal était fait. À tout moment, ce douloureux épisode reprenait vie et l'oppressait. Heureusement, son père était là ! Un jour, sans un mot, il lui avait pris la main et l'avait posée sur un livre rempli de petits points embossés. Son père, son héros, sauf quand il la couvait comme une enfant, venait de changer sa vie. Avec une infinie patience, jour après jour, il lui avait enseigné l'alphabet braille. Comment l'avait-il appris ?

Napoléon Alarie, un autodidacte né, agriculteur de métier, avait gagné l'estime et le respect de son entourage en mettant ses dons de ramancheur au service de tous ceux qui le sollicitaient. De plus, l'homme le plus important du village après le curé, le Dr Antoine Peltier, l'honorait de son amitié et lui référerait parfois certains de ses patients.

C'était d'ailleurs en grande partie grâce à cet ami que, à compter de ce jour, Anne fréquenterait l'Institut Nazareth de Montréal, un établissement spécialisé dans l'éducation des aveugles. À force de persévérance, le Dr Peltier avait convaincu son père qu'elle y serait plus heureuse là, que confinée à la maison. En plus de se familiariser avec les tâches ménagères,

elle approfondirait les notions scolaires déjà acquises et s'initierait à de nouvelles connaissances.

— Je vous aime, papa, j'aime notre famille, vous allez me manquer, mais, aujourd'hui, j'ai l'impression de commencer à vivre.

— Parlons d'autre chose, tu le veux bien ?

Cette séparation lui crevait le cœur. Depuis sa naissance, Anne ne les avait pas quittés. Sans lui laisser le temps de répliquer, il poursuivit ses commentaires, en espérant que ses mots deviendraient des images dans l'esprit de sa fille.

— Si l'on ouvrait la fenêtre, tu pourrais caresser ces roseaux. Comme des géants dociles, ils se balancent au gré du vent.

— Donc, ils sont très hauts...

— Oh oui. Entre neuf et quinze pieds.

— Bien plus haut que vous, alors ? Impressionnant !

Anne n'avait jamais touché ces graminées pourtant si communes. Il lui restait encore tant à apprendre...

— Les feuilles sont effilées et pointues. Par contre, les fleurs ressemblent à de soyeux plumeaux, agréables à flatter et à voir, je t'assure. À la prochaine occasion, je t'en apporterai. En plus, ils sont utiles.

Loin de l'importuner, les explications de son père la ravissaient... la plupart du temps. Comme il en savait des choses ! Elle l'écouta deviser sur les bienfaits des roseaux dans la fixation des berges, leur usage en pharmacologie et en médecine, dans la construction des toitures et dans la confection de litières pour animaux.

La voie ferrée longeait maintenant un massif de quenouilles. Napoléon s'appliqua à les détailler, des rhizomes aux parties aériennes. Attentive, Anne ne manquait pas un mot de la description.

— La fleur est-elle aussi douce que celle du roseau ?

— Pas du tout, Anne. Pense à un épi marron recouvert de poils. La forme rappelle celle des saucisses de lard. Pour ma part, quand j'en ai sous la main, j'enlève la portion

velue et je m'en sers pour allumer des feux. Ça s'enflamme rapidement.

— Et j'aime mieux manger les racines des quenouilles que les asperges.

Anne avait boudé les légumes jusqu'au jour où, trois ans auparavant, le Dr Antoine Peltier avait diagnostiqué l'origine de sa cécité. La xérophtalmie dont elle souffrait provoquait l'opacité de la cornée, l'atrophie et la sécheresse de la conjonctive, et était fort probablement causée par une carence en vitamine C. L'inflammation des membranes oculaires était à craindre, mais, selon les recherches du Dr Peltier, l'ingestion de légumes colorés aiderait à stopper le processus dégénératif, ou du moins à le ralentir. La peur d'un évidement de l'œil tout autant que la promesse de recevoir en cadeau des livres en braille avaient convaincu la jeune fille de modifier son régime alimentaire.

Assis côte à côte, sans personne sur la banquette devant eux pour les distraire, le père et la fille bavardaient comme si souvent par le passé. Curieuse de nature, Anne était son meilleur public. Napoléon ne se lassait pas de décrire les lieux et les objets au bénéfice d'Anne, bien sûr, mais aussi pour satisfaire son plaisir de partager ses découvertes.

Les religieuses de Nazareth auraient-elles sa patience ? Peut-être, mais leur attention serait inévitablement divisée entre tous les aveugles ou demi-voyants du pensionnat.

À maintes reprises, Anne s'était interrogée sur la pertinence des images qui surgissaient. Étaient-elles conformes à la réalité ? En y réfléchissant, elle se rappela à quel point chaque voyant lui rapportait des détails différents en dépeignant un objet. Au point de se demander s'ils regardaient le même. Combien de fois avait-elle entendu : « Ah ! Je n'avais pas vu ça ! »

Napoléon se racla la gorge et murmura :

— Ta mère va s'ennuyer...



Montréal. La gare Windsor. La Salle des pas perdus.

— Ne bouge pas d'ici, Anne. Avec ta grosse malle, mieux vaut héler une voiture. Assieds-toi dessus et ne parle à personne, promis ?

— Ne t'inquiète pas, papa.

De fait, son pouls venait de s'accélérer, et elle avait du mal à contrôler sa respiration. D'innombrables sons nouveaux se mêlaient et s'entrechoquaient. Aux claquements des talons, Anne devinait la proximité des voyageurs contraints de se hâter pour d'énigmatiques raisons.

Désireuse de calmer sa nervosité, elle pianota une mélodie sur sa cuisse. Depuis deux ans, elle étudiait le piano avec Yvonne Vallée, la femme du notaire de Saint-Léon-le-Grand. Tous les jours, le dimanche y compris, elle profitait du piano du Dr Peltier et y travaillait sa technique et les pièces de son répertoire. Son cœur se serra au souvenir d'Arthur, le cadet des Peltier... Lui qui habitait au fond du rang Saint-Charles, par quel hasard s'était-il retrouvé tout l'été chez le docteur quand elle s'exerçait ? Elle avait rêvé de s'asseoir à ses côtés, de causer avec lui, mais il s'était borné à de brèves salutations, sauf à une occasion qu'Anne n'était pas près d'oublier. Peu avant son entrée à Nazareth, ils s'étaient confié leur projet d'avenir respectif avec une déconcertante aisance.

Arthur aurait seize ans en janvier prochain, ce qui ne l'empêchait pas d'être très mature. Ses manières étaient si raffinées ! La veille, il avait regagné le séminaire de Trois-Rivières. Comme elle, il reviendrait à Saint-Léon pour le temps des fêtes. Arthur... Pourquoi ce jeune homme estimé de tous, frère d'un médecin en plus, s'intéresserait-il à une pauvre aveugle ? On le disait beau garçon. Que de fois Anne avait espéré explorer son visage du bout des doigts ! Elle l'aimait, mais nul ne le soupçonnait. C'était son secret.

Une bouffée de fierté l'envahit à la pensée qu'elle aussi étudierait dans une vraie école et non plus attablée dans une cuisine. L'Institut Nazareth ! Comme elle en avait rêvé ! À compter de maintenant, elle ne serait plus une exception, un embarras.

Une voix éraillée d'adolescent interrompit sa réflexion.

— T'es pas lette, toi ! Qu'est-ce que tu fais là, sur une valise ?

Inquiète, elle leva la tête.

— Pas lette... Euh, erreur. Avec les yeux croches de même, t'as intérêt à regarder à terre ! ajouta le malotru.

Bouche bée, Anne sentit son cœur s'arrêter. Elle avait les yeux croches ? Jamais on ne lui en avait parlé auparavant. Son père et sa mère lui répétaient à l'envi qu'elle était jolie. Peut-on être jolie avec les yeux croches ? Le gars avait prononcé ces mots avec tant de dédain ! Désespérée, perdue au milieu de cette tempête de bruits, elle retenait ses larmes. Être confrontée à la malveillance et aux moqueries, voilà une première dont elle se serait passée. Les paroles de son père alors qu'il s'opposait fermement à son projet s'imposèrent avec force : « Qui te protégera ? »

Une poignante angoisse se substitua à son euphorie. Elle qui avait tant souhaité partir, acquérir un peu d'indépendance, discuter avec des gens de son âge, découvrir de nouveaux horizons, avait-elle pris la bonne décision ? À présent, elle se sentait seule et démunie.

Une main se posa sur son épaule. Elle la repoussa, apeurée.

— Hé, ma fille ! Que se passe-t-il ?

— Papa ? Ah ! C'est vous ? Avez-vous trouvé une voiture ?

Un inconnu intervint.

— Il a trouvé une voiture et un bon conducteur. Votre père et moi transporterons cette malle. Et vous, mademoiselle, êtes-vous capable d'apporter votre sac de voyage ?

Anne répondit d'un signe de la tête, les yeux mi-clos.

Des yeux croches... Comme elle en voulait à son père de lui avoir caché cette tare, cette autre tare.



Avec le chauffeur, Napoléon hissa la malle à l'arrière de la voiture, puis aida sa fille à grimper sur le siège avant. Il se plaça derrière elle, prêt à intervenir.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour atteindre le 95 de la rue Sainte-Catherine ?

— Sans trop d'encombrement, moins d'une heure. C'est à peu près à trois milles et demi.

Se tournant vers Anne, le conducteur ajouta :

— Ainsi, mademoiselle deviendra sous peu l'une des pupilles des bonnes sœurs à Nazareth ?

Anne se contenta de hocher la tête.

Tracassé, Napoléon s'étonnait de l'apathie de sa fille, elle d'ordinaire si enthousiaste, surtout depuis qu'elle avait appris son entrée à Nazareth. Mesurait-elle déjà le fossé qui la séparait de son douillet cocon ? Les sens en alerte, Napoléon tentait de calmer son inquiétude.

Encouragé par son ami, le Dr Antoine Peltier, il s'était abondamment documenté sur cette institution à laquelle il confierait sa chère Anne. Modelé sur l'Institut des jeunes aveugles de Paris, l'établissement de Montréal avait été fondé par l'abbé Benjamin-Victor Rousselot, lui-même atteint de troubles visuels. Les Sulpiciens avaient toujours agi comme directeurs spirituels des Sœurs grises. Quand l'abbé avait conçu son projet, il était tout naturel qu'il se tourne vers cette communauté de femmes pour en assurer la gestion et la bonne marche. Lors de son ouverture en 1861, Nazareth hébergeait des centaines d'enfants à la journée, en plus d'aveugles sans logis, de vieillards dans le besoin et d'orphelins. Puis, à la fin de 1869, bâtiments et chapelle furent réservés exclusivement aux aveugles, les plus infortunés des infortunés selon la croyance populaire.

En plus de leur apprendre différents travaux manuels, comme la fabrication de corbeilles, le rempaillage des chaises, le tissage des nattes ou la couture pour les filles, on accordait

un soin particulier à l'enseignement de la lecture et de l'écriture en braille, de l'alphabet traditionnel, de la grammaire, de l'histoire et de la géographie. Les religieuses avaient innové en créant un département de musique avec des partitions en braille, une première en Amérique du Nord. Bien avant toutes les institutions spécialisées dans l'éducation des aveugles aux États-Unis et au Canada anglais, Nazareth avait adopté le braille dès la fin des années 1860.

Napoléon connaissait la passion d'Anne pour le piano. Depuis deux ans, elle y consacrait une quinzaine d'heures chaque semaine, et son ardeur, loin de s'amoinrir, avait grandi avec le temps. La réputation de Nazareth en matière de musique n'était plus à faire. Ses élèves donnaient même des concerts *extra-muros*.

Comme il n'avait pas les moyens de payer une pension, Napoléon croyait détenir là une objection majeure, mais tout était gratuit pour les aveugles à Nazareth, scolarité et pension. Les parents n'avaient qu'à fournir l'habillement et à défrayer le coût du transport. À la gare de Louiseville, Napoléon avait eu la surprise de se voir offrir une réduction sur le prix du billet d'Anne. « C'est comme ça pour tous les aveugles qui voyagent avec le Canadien Pacifique, monsieur », lui avait expliqué le préposé.

Lors de l'inscription d'Anne, en juillet dernier, Napoléon s'était enquis auprès de la sœur économe du couvent de la manière dont l'institution subvenait à ses besoins. Loin d'être incommodée par la curiosité de son visiteur, habituée aux interrogations des parents, elle lui avait précisé la provenance de leurs revenus. Quelques femmes d'un rang social enviable, souvent veuves ou filles de bonne famille, demeuraient à Nazareth et payaient une substantielle pension. En outre, la Société des Sulpiciens possédait les ressources financières capables de soutenir l'œuvre de leur confrère, l'abbé Rousselot. À l'occasion, des religieuses recevaient des legs qu'elles mettaient en commun, puisqu'elles avaient prononcé le vœu de pauvreté,

suivant les règles de la communauté. Les gouvernements provincial et municipal octroyaient de modestes sommes annuellement et, enfin, une équipe de dames patronnesses organisait des activités et cédait les profits à l'Institut. La religieuse avait insisté sur l'importance de ces collectes.

Au cours de cette visite, Napoléon avait constaté avec étonnement que l'éducation des aveugles avait été confiée à des religieuses dont la mission première était de secourir les pauvres. « Dans l'esprit de l'abbé Rousselot, le fondateur tant aimé de notre établissement, lui avait expliqué son informatrice, il importe d'accueillir les aveugles et de les instruire. » Elle tenta de le rassurer en insistant sur le fait que quelques enseignantes possédaient toutes les compétences requises pour bien former leurs élèves.

En bifurquant dans la rue Sainte-Catherine, Anne n'avait toujours pas ouvert la bouche. Napoléon allait intervenir quand le conducteur ralentit son percheron.

— Voyez-vous ces bâtisses, monsieur ? demanda-t-il, accompagnant sa question d'un geste large de la main. De la rue Saint-Urbain jusqu'à Jeanne-Mance, que nous empruntons en ce moment, elles appartiennent toutes aux bonnes sœurs de la Charité. On les appelle aussi Sœurs grises.

L'homme poursuivit sur le ton de la confidence.

— Il paraît que le mari de leur fondatrice, Marguerite d'Youville, faisait de son vivant le trafic de l'eau-de-vie, entre autres avec les Indiens. Lors du premier incendie de l'hôpital général, en voyant des flammes bleues s'échapper du brasier, les gens criaient pour se moquer : « Tiens ! C'est l'alcool des sœurs qui brûlent. Elles sont grises ! » Marguerite d'Youville aurait décidé de conserver cette appellation par humilité. Par chez vous, on dit ça aussi « être gris » pour « être ivre » ?

Napoléon acquiesça.

— Les railleries ont vite fait place à l'admiration. Les sœurs se sont tant dévouées auprès des pauvres et des malades qu'il aurait été malvenu de continuer à les ridiculiser.

Des arbres, presque une forêt, étaient visibles de la rue.

— On ne se croirait pas dans la grande ville, ici.

— Vous avez raison, monsieur. Derrière ces bâtiments, il y a d'abord un terrain plat où les sœurs ont créé des jardins de fleurs. Sur le coteau, elles ont cultivé des arbres fruitiers et, au sommet, elles ont aménagé un potager.

Cet environnement champêtre plaisait à Napoléon. Humer les bonnes odeurs de la terre aiderait Anne à mieux apprivoiser son nouveau milieu de vie. Oui, sa fille serait bien nourrie. Une remarque de la religieuse à l'accueil lui revint en mémoire et, aussitôt, un sentiment de panique le gagna. Ne l'avait-elle pas informé que l'Institut était doté d'une grande cour où les élèves se promenaient, jouaient et se balançaient ?

Jouer dehors ! Se balancer ! Ces perspectives oppressèrent Napoléon. Exposée à tous ces dangers, se blesserait-elle, se sentirait-elle abandonnée ? Il dut se faire violence pour ne pas exiger du cocher qu'il les ramène à la gare sur-le-champ.

Et puis non, il ne reviendrait pas sur sa parole, à moins qu'Anne n'en manifeste le désir. Après des nuits d'insomnie et des jours à s'entretenir de la situation avec sa femme, Pierrette, talonné par le Dr Peltier, qui n'avait de cesse que de lui faire miroiter l'importance d'une bonne éducation pour sa fille, il avait rendu sa décision. Mais était-ce la meilleure ? Le mutisme d'Anne ne lui disait rien qui vaille.

Si l'abandon de ce projet venait d'elle ?

— Anne, il est encore temps de revenir à la maison, si c'est ce que tu veux.

— Non, papa, plus vite nous serons arrivés à Nazareth, mieux ce sera.

Ce ton résolu ne laissait place à aucune alternative. Tout de même, l'attitude butée d'Anne le laissait perplexe.

La voiture s'arrêta au 95 de la rue Sainte-Catherine. La grande bâtisse en pierre grise comptait deux ailes de trois étages avec sous-sol et mansardes de part et d'autre d'une chapelle dotée d'un imposant clocher. L'institution des aveugles

occupait tout l'immeuble, puisque l'aile de gauche, une salle d'asile ayant déjà accueilli plus de quatre cents enfants, abritait dorénavant divers ateliers pour l'usage exclusif des résidents.

Aidé du chauffeur, Napoléon déposa la malle sur la petite plateforme devant la porte du vestibule, puis régla la course. Anne les avait suivis d'un pas décidé.

Une fois seul avec sa fille, Napoléon lui saisit les épaules.

— C'est la dernière fois avant longtemps que nous avons la chance de nous retrouver en tête-à-tête. Me diras-tu enfin pourquoi tu portes ton masque des mauvais jours ?

La mine renfrognée, Anne garda le silence.

— Anne, ne me laisse pas repartir ainsi !

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de mes yeux croches ? Vous me mentiez quand vous affirmiez que j'étais jolie.

Avec peine, elle réprima un sanglot.

— Qui t'a mis ça dans la tête ? répliqua Napoléon, irrité, puis ému.

Si elle lui narrait sa rencontre avec le garçon de la gare, elle ne pourrait retenir ses larmes. Elle lui répondit sèchement :

— Peu importe qui. Est-ce que j'ai les yeux croches ?

Au supplice, Napoléon opta pour la vérité.

— Oui, ma fille, tu souffres de strabisme, mais ça ne t'empêche pas d'être jolie !

— Vous me dites ça pour me faire plaisir ! De toute façon, moi, je ne serai plus capable de lever les yeux sans penser à cette horreur.

— Anne, je t'en prie, assez de bêtises. Je ne t'ai pas menti. Tu es jolie. Mais, si ça peut te rassurer, je demanderai conseil aux religieuses. On m'a appris que, voilà deux ans, une clinique d'ophtalmologie avait été inaugurée sur les terrains de Nazareth et sa réputation dépasse les frontières. Des Anglais de l'Ontario et même des Américains viennent s'y faire traiter.

— Oui, mais ces médecins sauront-ils redresser mes yeux ?

— Je le pense. En plus...

De nouveaux arrivants les forcèrent à abandonner leur discussion.



À peine entrée, Anne fut submergée par une plaisante odeur d'encaustique, identique à celle du presbytère de Saint-Léon-le-Grand où, pourtant, elle n'était allée qu'une seule fois. Cette sensation la calma.

Une pression de main sur son bras attira son attention. Ce n'était pas son père. Elle se raidit. Anne touchait les gens le moins possible. Ses parents lui avaient expliqué que cela ne se faisait pas, c'était souvent mal vu, mal interprété. Quand elle se sentait en confiance, elle devait tout de même demander la permission avant de le faire. Néanmoins, elle éprouvait une envie folle d'entrer en contact avec autrui de cette manière, de les atteindre. Sans les mains, comment connaître la nature des objets, comment découvrir ceux qui l'entouraient ?

— Je suis sœur Clémentine Lemieux, votre hospitalière.

— Pardon, ma sœur, votre quoi ?

La religieuse tapota l'épaule de sa recrue.

— Hospitalière. En dehors de votre classe, de vos cours musicaux et autres, je serai responsable de votre confort, de votre éducation.

« Dotée d'une voix aussi mélodieuse, aussi douce, cette femme doit avoir des traits harmonieux et un agréable caractère », songea Anne, habituée à imaginer les physionomies d'après les intonations. À l'occasion, elle validait ses impressions auprès de son père. Parfois, elle était dans l'erreur, mais, la plupart du temps, sa description correspondait à sa perception.

— Vous pourrez tout me dire, y compris l'indicible, ajouta sœur Lemieux en riant. Quel est votre nom ?

— Anne Alarie, ma sœur.

Sa mère lui avait fait répéter les formules de politesse les plus susceptibles d'être utilisées, mais elle n'avait pas prévu qu'en deux phrases cette religieuse lui servirait deux mots inconnus. Hospitalière... indicible...

Non loin d'elle, quelques filles sanglotaient. Inquiète, elle pressa le bras de son père, qui s'enquit de la cause de ces pleurs.

— Monsieur Alarie, ces pensionnaires viennent de recevoir une très mauvaise nouvelle. Notre supérieure bien-aimée a été terrassée par une syncope voilà un mois presque jour pour jour. Heureusement, notre chapelain a eu le temps de lui administrer l'extrême-onction. Il s'agit d'une bien triste rentrée, car nous avons eu à déplorer un second décès au cours de l'été.

Paul Letondal, pianiste et violoncelliste parmi les plus talentueux de Montréal, avait rendu l'âme en juillet. Dès 1876, en collaboration avec Rosalie Euvrard, il avait contribué à asseoir la notoriété de Nazareth dans le monde musical. En plus d'en faire la première école de musique de la province, l'équivalent d'un conservatoire, cet ancien élève de l'Institution des jeunes aveugles de Paris avait lui-même appris le braille aux religieuses dès l'ouverture du pavillon dédié aux aveugles.

Déstabilisée par ce triste accueil, Anne se tordait les mains. Devinant son trouble, Napoléon allait intervenir quand sœur Lemieux s'empressa de leur présenter Philomène Marquis.

— Mademoiselle Alarie, Mlle Marquis sera votre guide au cours des deux prochaines semaines. Elle sera votre « ange », vous fera visiter les lieux et vous aidera à vous familiariser avec les aires de votre nouveau foyer. Mlle Marquis fréquente notre institution depuis 1888. Elle a commencé à onze ans... l'âge moyen de nos protégés à leur début. Quel est le vôtre, mademoiselle Alarie ?

— Seize ans, ma sœur, répondit-elle, ennuyée d'apprendre que, déjà, elle faisait figure d'exception.

« Pourvu qu'on ne me prenne pas pour une attardée », songea-t-elle avec un brin d'amertume.

— On m'a informée que vous saviez lire et écrire en braille, en plus de maîtriser l'écriture au noir ?

— Qu'entendez-vous par écriture au noir, ma sœur ?

— Celle que tous les voyants instruits utilisent. Les livres traditionnels sont imprimés à l'encre noire. Alors, c'est vrai ? Vous avez toutes ces habiletés ?

Anne Alarie n'était pas de celles à simuler l'humilité.

— Oui, ma sœur, affirma-t-elle sans hésitation.

— Parfait. Il est temps maintenant de saluer votre père, mademoiselle Alarie.

— C'est l'anniversaire d'Anne aujourd'hui, bredouilla Napoléon, ébranlé à la pensée de se séparer de sa fille aussi abruptement.

— J'en prends bonne note, ne vous inquiétez pas.

— Euh... J'aimerais aider Anne à défaire sa valise, à s'installer...

— Cessez de vous tracasser. Nous avons un engagé qui ne fait que ça, transporter les malles de nos élèves dans les dortoirs. Quelqu'un d'autre l'aidera à tout ranger. Ainsi, elle retrouvera aisément ses affaires par la suite.

La religieuse savait à quel point la séparation était pénible autant pour les parents que pour les enfants, même s'ils étaient à l'aube de leur maturité. Mieux valait ne pas prolonger les adieux.

Napoléon saisit la main d'Anne et la pressa entre les siennes.

— Ta mère m'a fait promettre de te rappeler de nous envoyer une lettre chaque semaine. Assure-toi que l'enveloppe est écrite « en noir », comme on dit ici, pour que les gens de la poste s'y retrouvent. On attendra avec impatience de tes nouvelles. Je reviendrai te chercher à Noël, conclut-il, la gorge sèche.

À cet instant, un doute secoua Anne. Pourquoi s'exposer à tous ces inconnus, pourquoi remettre sa vie entre les mains de ces étrangères ? Au moins, chez elle, elle était aimée et entourée de petites attentions.

Sœur Lemieux lisait-elle dans ses pensées ? D'une voix enjouée, elle lui proposa :

— Mademoiselle Alarie, allez explorer votre nouvel environnement. Prête, mademoiselle Marquis ?

Cette grande fille était présente à leurs côtés depuis leur arrivée.

— Oui, ma sœur. Quelles sont ses places ?

La religieuse consulta un registre.

— B6 et E7.

Sans plus attendre, Philomène Marquis saisit le bras d'Anne et l'entraîna dans un escalier.

DANS L'UNIVERS DE

La Saline

MONTREAL, 1894. Anne Alarie, seize ans, débarque dans la métropole afin d'entamer des études en musique à l'Institut Nazareth. Aveugle depuis l'enfance, la fille du ramancheur de Saint-Léon-le-Grand se retrouve loin du cocon familial, et son arrivée dans ce nouvel environnement ne se fera pas sans heurt; la vie au pensionnat, l'enseignement des religieuses, les amitiés féminines et les premiers émois amoureux baliseront ce passage vers l'âge adulte et la métamorphoseront.

Nul besoin d'avoir lu *La Saline* pour savourer *La Jeune Fille au piano*. Toutefois, les lecteurs de cette trilogie seront heureux de retrouver l'univers de cette saga puisque Louise Lacoursière reprend le fil de son histoire en développant des personnages secondaires forts qui croiseront Anne Alarie dans des moments riches en rebondissements.



Louise Lacoursière s'est fait connaître avec sa trilogie ayant pour héroïne la philanthrope américaine Anne Stillman McCormick, qui lui a valu plusieurs honneurs et prix littéraires. Depuis 2002, elle se consacre à sa carrière de romancière et de biographe ainsi qu'à l'animation culturelle. En 2014, l'auteure a reçu le Grand Prix de la culture *Le Nouvelliste* pour l'ensemble de son œuvre.

www.louiselacoursiere.com

Groupe
Livres
Québec Média

ISBN 978-2-7648-1055-2

